

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 112

Artikel: Trait-d'union
Autor: Raucourt, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Item le P. Raiss, jésuite et confesseur du prince Rinck défunt, mourut le 22 septembre sur le soir.

Item Mademoiselle Boucon est décédée le 23 septembre, un vendredi vers onze heures.

Item Guélat laboureur est décédé le 4 septembre, un mercredi vers deux heures.

Item Pierre Joseph L'hoste s'est marié aux Bois près de son frère le curé, le 23 octobre à 4 heures du matin.

Item on a porté les reliques de Ste Faustine aux Capucins : elles ont été portées du couvent des Ursulines à l'église paroissiale où un P. capucin fit sur la chaire l'éloge de Ste Faustine. Après les vêpres, elles ont été portées de la paroisse aux Capucins (1) par quatre prêtres qui étaient les premiers, et par quatre capucins derrière. C'était le dimanche 9 octobre et il fit bien beau temps.

Le dit jour est décédée la femme de Girardin ciergeaire.

Item une des servantes de Madame Ostertag est décédée le 17 octobre sur les 7 heures du soir : elle était parente du bourreau d'ici.

Item il a neigé le 7 octobre.

Item Rossé fils de Conrad Rossé est devenu hors de bon sens au commencement de l'été.

Item la mère de la mimi Poulat est décédée le 26 octobre un mercredi au matin.

Item il a tonné et fait des éclairs, le 29 octobre vers 6 heures du soir, comme si on avait été en été, avec un temps bien doux.

Item Streibe serviteur du château s'est marié le 31 octobre un lundi à 5 heures du matin.

Item l'ex séminariste L'hoste organiste s'est marié avec la fille de Frantz Fleury élue du Prince le 3 novembre, un jeudi, à cinq heures du matin.

Le dit jour, la veuve Kinzlé boulangère, est décédée sur les neuf heures du matin.

Item la veuve Félix est morte le 8 novembre un mardi, après-midi.

Item on a mis au carcan une femme allemande on l'a ensuite foulée et marquée par le bourreau sur l'épaule, le 17 novembre, un jeudi.

Item Jollat marchand est décédé le 27 novembre vers quatre heures du matin.

Item M. Billieux (2)d'en haut la ville, voisin du cimetière de la paroisse, (3) a fait creuser un puits dans sa cour sur la fin de l'année 1763, et il a très bien réussi.

(1) La chasse de Ste Faustine a été transportée à l'église paroissiale lors du départ des PP. Capucins en mai 1793.

(2) A cette époque, le cimetière paroissial se trouvait autour de l'église St Pierre jusqu'en 1782.

(3) Chancelier du prince évêque, mort en 1782 et enterré dans l'église de St Germain, où l'on voit son épitaphe à gauche en entrant.

plusieurs minutes, ils roulèrent dans la salle, ainsi qu'un orage.

Et la Bocellini, dans cette atmosphère d'hommes, comme chargée d'une odeur d'encens, avait la sensation de la toute-puissance. Pauvre grande artiste ! l'orgueil se mêlait en son âme à la joie de la charité. Hélas ! dans le monde des théâtres, on les compte ceux que l'orgueil ne grise point. Oui, elle était heureuse d'avoir fourni abondamment aux petites malades incurables ; mais, aussi, elle triomphait d'avoir été frénétiquement applaudie par une assistance d'élite ; et, de plus, elle trouvait fort bien porté de chanter pour les pauvres sans vouloir toucher de cacheret.

Le lendemain une forte somme fut remise à sœur Florence et, huit jours plus tard, un train de pèlerins se dirigeait sur Lourdes. Il filait rapide précédé de son panache de fumée. Yvan s'était mis à songer, la tête appuyée au capitonnage du wagon. On avait longé des larges fleuves, les coteaux s'étaient effacés, faisant place à de grandes plaines, coupées de bouquets d'arbres.

Item Elisabeth née Lacourse fille de la Marie Clore, s'est mariée à St Germain avec un Allemand nommé Bischof le 28 novembre, un lundi.

Item Nicolas Joseph Methuat teinturier et des douze Notables de la Compagnie des Tisserands, est décédé le 3 décembre vers midi, un samedi. Il est mort d'être tombé hier de sa hauteur près du jardin des Quiquerez, près de chez son fils Henri Joseph.

Item Verneur, le bouchon, a obtenu le droit d'enseigne qui est *les trois Rois*. (1) Elle a été posée à la maison le 3 décembre, lesamedi avant la foire de St Nicolas.

Item Verneur cabaretier à la Cigogne, et Pré-tat, sont devenus tous deux conseillers du magistrat de la ville, le mercredi 14 décembre, sur les dix heures du matin.

Item Nusbaum le borgne et chasseur en même temps s'est tué par accident du côté de Delémont, au commencement de Décembre, son fusil s'étant lâché tout à coup.

Item un des manouvriers de l'hôpital est parti après avoir fait publier ses bans, sans s'être marié, et même après s'être engagé près de Castuche sergeant. Il partit le 14 décembre avec sa prétendue qui est la sœur du gypseur nommé Michel Thomas.

Item le P. Daucourt jésuite, bourgeois de Porrentruy, qui a été renvoyé de France dans la disette (sic) (2) des jésuites, est décédé au séminaire d'ici le 16 décembre, sur les neuf heures du matin.

Item M. de Staal, officier de la cour du prince de Montjoie est devenu hors de bon sens le 24 décembre sur le matin.

Item Bernard Methuat teinturier, et mon oncle en même temps, est devenu des douze Notables des Tisserands le dernier jour de l'année 1763.

1764

Item la veuve de feu Cattin, tonnelier du château est morte le 1^{er} janvier autour de deux heures après midi.

Item le 3 janvier entre midi et une heure, il a tonné un grand coup : le tonnerre est même tombé près de Courchavon.

Item Schicker, caporal des Suisses au château s'est marié le 10 janvier, un mardi.

Item M. Fischer chirurgien (3) s'est marié avec Mademoiselle Paul l'ainée, le lundi 16 janvier à trois heures du matin.

(1) L'auberge des trois Rois était dans la maison Cuttat, actuellement l'hôtel des postes.

(2) L'autre veut parler de l'expulsion des Jésuites ensuite des arrêts rendus par les parlements contre la compagnie de Jésus.

(3) Originaire d'Arlesheim, chirurgien au fort de Landskron, grand père de l'ainé Joseph Fischer bienfaiteur de la paroisse de Porrentruy.

A l'horizon se dessinaient des formes indécises : nuages, chaînes de montagnes ? on ne savait.

Allait-on bientôt toucher au but ? La traversée des Landes paraissait interminable, pas un être humain n'animait ces solitudes. De la vitre, où il avait collé son front, Yvan ne voyait rien que des arbres, portant, à leurs flancs, de petits vases de terre, destinés à : écolter la résine ; et, parfois aussi, l'envolée des alouettes, qui se levaient avec de petites joies folles pour chanter, en l'air, à plein gosier.

Dans le wagon précédent la voiture de première classe où était allongé l'infirme, les petites incurables, souriantes, heureuses, avec des rayonnements dans le regard, chantaient aussi, les pauvres petites, malgré leurs misères, que toutes oubliant dans le radieux espoir qu'elles seraient guéries. Sœur Florence entonnait la complainte de Bernadette et, à travers les bois et les plaines, les collines et les vallées, on entendait toutes les voix redire, comme en un fervent appel, les *Ave du refrain*.

(La suite prochainement.)

Item il a brûlé à Chevenez quarante trois maisons le 18 janvier. Le feu a commencé à trois heures du matin chez le meunier Salomon sur le Mont. C'était un mercredi, le lendemain de la St-Antoine.

Item Lémâne perruquier, sa femme et la sœur de celle-ci, sont arrivés ici à Porrentruy vers le milieu de janvier pour y rester.

Il a tonné le 29 janvier vers minuit, dans la nuit de samedi ou dimanche trois grands coups de tonnerre accompagnés d'éclairs.

(A suivre.)

Trait-d'union

PAR JEAN RAUCOURT

I

Le comte Henri de Maugis, douillettement emmitouflé, la canne sous le bras et les mains dans les poches, sortait du Théâtre-Français.

C'était un mardi soir, au mois de février, par une de ces nuits froides et claires où les rues paraissent toutes blanches et où, sur les toits, le long des murs, s'étend, de place en place, un immense rideau légèrement bleuâtre qui marque fortement les ombres des choses. Près des trottoirs, les ruisseaux étaient gelés. Les voitures avaient peine à circuler, un commencement de verglas faisant glisser les chevaux. Les marchandes d'oranges soufflaient dans leurs doigts, dans le problématique espoir d'une vente de quelques sous. Contre les réverbères ou dans les encoignures des portes, des groupes de pauvres hères, grelottant sous leurs minces haillons, battaient la semelle, tandis qu'une bande de jeunes gens répandaient, au milieu de cette froideur, leurs chants et leurs insouciante gaieté.

Ce petit tableau parisien intéressa le comte de Maugis, qui rentrait à pied chez lui cette nuit-là, car il avait craint le verglas pour sa voiture. Il avait passé une charmante soirée au théâtre. On y jouait les *Tenailles*, qui contrairement à l'opinion générale, l'avaient beaucoup amusé, et dont chaque scène, chaque mot l'avaient confirmé dans son goût pour la vie de garçon. Une femme, peut-être légère, coquette, des enfants tapageurs et tous les soucis qu'entraîne un ménage, n'étaient certainement point faits pour lui, qui aimait à n'être jamais gêné en rien.

Il est vrai que ce terrible égoïsme lui coûtait fort cher, car, sous prétexte qu'il n'avait rien à faire, ses amis l'accablaient de commissions, de démarches, et il finissait par ne plus être le maître de cette existence qu'il s'était si bien organisée : il lui arrivait même de se sacrifier... sans s'en apercevoir !

Ce soir-là, justement comme il mettait le pied sur le grand refuge de la place du Théâtre-Français, il perçut des aboiements plaintifs sortant du bassin rempli de glaçons.

Etonné, il s'approche et, à sa grande surprise distingué, clapotant au milieu des débris de glace, un museau et des pattes minuscules qui lui semblaient être ceux d'un carlin...

Le comte de Maugis n'affectionnait pas plus les chiens que les enfants. Cependant, pour ne plus entendre cette plainte désespérée, qui lui aurait causé une minute de sensation triste, il n'hésita pas à se mouiller les mains et à sauver le gentil animal. Il le prit par la peau du cou, le déposa à terre, — puis continua son chemin sans plus s'en occuper.

Or il était déjà arrivé au bout de l'avenue de l'Opéra, lorsqu'il sentit contre ses jambes un léger frolement : c'était la jolie petite bête noire qui manifestait sa reconnaissance et ne voulait plus quitter son sauveur. Le comte, ennuyé, essaya de la chasser. Le chien s'obstina. Le comte

voulut alors le dépister; mais l'affection canine est plus tenace que celle des hommes. Et le tou-tou continua d'arpenter les rues de ses pattes grêles, à la suite de l'élegant club-man.

Le comte s'arrêta enfin devant la porte d'une des belles maisons du boulevard Haussmann. Il croyait bien, là, être enfin tout-à-fait débarrassé du pauvre animal, et il allait refermer la lourde porte cochère. Mais la petite bête s'élança vivement sur lui et l'implora, avec quelque chose qui ressemblait très certainement à des pleurs.

Or, M. de Maugis habitait au rez-de-chaussée de la maison, et il pensa que les gémissements allaient continuer sous ses fenêtres et l'empêcher de dormir, chose qu'il redoutait par-dessus tout au monde ! Pour éviter un tel ennui, il se résigna donc à introduire dans son coquet appartement le chien reconnaissant.

Celui-ci, à peine dans la place, se mit à sauter, sans aucun respect, sur les coussins recouverts de soies anciennes.

Pour calmer cette excitation, le comte le prit sur ses genoux et l'examina : c'était un carlin de race très pure. Le poil soyeux de son cou portait encore une empreinte circulaire. Certainement, cette bête de luxe appartenait à une personne élégante. Mais comment retrouver cette personne, puisque le collier, sur lequel très probablement était gravée l'adresse de la propriétaire, avait été enlevé ?...

Enfin, le comte verrait cela le lendemain ; en attendant, il prépara pour le carlin une niche entre deux coussins dans son cabinet de toilette, séparé de sa chambre par une tenture.

Lui-même, quelques minutes plus tard, se livra aux douceurs d'un honnête sommeil, bien gagné par cet acte de dévouement, quand une boule velue vint s'abattre sur ses couvertures et le réveilla en sursaut ; presque au même instant, il sentait se promener sur ses mains la tiède humidité de la langue du carlin, lequel tournoya plusieurs fois sur lui-même, puis, avec une parfaite tranquillité, se fit un creux dans lequel il se blotti — et consentit enfin à s'endormir.

Le comte eut bien envie de se mettre en colère ; mais que faire contre ces façons affectueuses qui devaient être de vieilles habitudes ?

Il se résigna, et le carlin et son sauveur reposèrent côte à côte.

II

Tandis que le comte de Maugis sommeillait béatement, avec son nouvel ami à ses côtés, — en un petit hôtel des Champs-Élysées, une très jolie femme, la baronne Hermelin, ne pouvait arriver à fermer les yeux.

Perdue sous les dentelles et les noeuds de rubans, en un vaste lit Louis XV, elle songeait.

Depuis longtemps déjà, elle avait laissé tomber le roman qu'elle s'était promis de lire et, de temps en temps, elle murmurait :

— Mais comment... comment cela a-t-il pu arriver ?... Mon pauvre Loulou !... Où est-il en ce moment ?

Et elle reconstituait son après-midi, ses courses, les magasins où elle était allée, son cher petit carlin à côté d'elle, comme toujours, dans sa voiture, — l'unique compagnon de sa vie : car elle était veuve, et le baron Hermelin lui avait laissé un très belle fortune, mais pas d'enfant.

— Certainement, s'écria-t-elle tout à coup, c'est quand ce vieux mendiant... auprès du Bon Marché...

Oh ! une tête de brave homme tout-à-fait et qui l'avait apitoyée par son regard si malheureux ! Elle lui avait fait la charité en sortant à demi de sa voiture. Mais lorsqu'elle s'était retournée, Loulou avait disparu... Et sur les trottoirs une bande de vauriens s'enfuyaient !... Affolée, elle avait appelé des gardiens de la paix ; mais, dans les quelques instants qu'elle passa à leur expliquer son malheur, vauriens et vieillard

avaient eu tout le temps de disparaître.

Elle était rentrée chez elle brisée par l'émotion, se figurant des choses abominables, voyant son gentil petit compagnon torturé... ou mort !

Lorsqu'elle fut un peu remise, elle envoya une note à tous les journaux, promettant une récompense de cent francs à qui lui rapporterait son Loulou.

Et, d'avance, elle accordait son pardon aux voleurs, pourvu qu'on lui rendît la chère petite bête.

Mais la lui rapporterait-on ? Les voleurs ne verrait-ils pas un piège dans cette grosse récompense ? Ne craignaient-ils pas d'être arrêtés ? Ne préféreraient-ils pas se contenter de voler le collier, qui était fort beau, et ne jettentraient-ils pas la pauvre bête au hasard des rues ?

Le jour suivant, elle avait envoyé sa femme de chambre à la fourrière : Loulou n'y avait pas été apporté.

Et, depuis, rien, rien ! Pas la moindre nouvelle ! Et, cette nuit-là, elle se désespérait...

— C'est fini ! C'est fini ! Mon pauvre Loulou ! C'est fini ! Je ne le reverrai plus !

Adieu, son bonjour de chaque matin, ce joyeux jappement qu'il poussait en lui sautant au cou ! Adieu, ces bonnes parties autour de la tasse de thé et des miettes de gâteaux ! Adieu, les folies de jeu, dans la voiture, en allant aux magasins ! Adieu, surtout, cet accueil exubérant, ces bonds, ces caresses, quand elle rentrait chez elle sans avoir pu l'emporter !

Et, depuis trois nuits, elle se lamentait ainsi et s'endormait à peine à l'aurore.

III

Le lendemain, vers dix heures, la baronne, encore à demi assoupi, achevait de s'habiller, sans aucun goût, ne se regardait même pas dans les glaces qui, de tous côtés, lui reflétaient sa gracieuse et ondulée personne, et elle venait d'abandonner sa chevelure d'or aux soins de sa femme de chambre, lorsque le valet de pied frappa à la porte du cabinet de toilette et annonça qu' « on rapportait Loulou. »

— Bien portant ? s'écria la jeune femme d'une voix étranglée.

— Mon Dieu ! oui, madame la baronne, sauf qu'il n'a plus son collier !

Ah ! que ce détail importait peu !

Les yeux illuminés de bonheur, la baronne se précipita dans sa chambre.

Elle prit dans son secrétaire une enveloppe où, depuis trois jours, elle avait mis un billet de cent francs et la tendit au domestique.

— Vite ! dit-elle, apportez-moi Loulou !

Et, dans son ravissement, elle ne demanda aucun renseignement sur la personne qui s'était présentée.

Or, cette personne n'était autre que le comte de Maugis, qui avait lu, le matin même, la note de la baronne donnant le signalement de son chien, et s'empressait de le lui rapporter... pour ne plus en être encombré.

Il pensa que l'enveloppe qu'on venait de lui remettre renfermait un mot de remerciement, la glissa dans sa poche ; et ce ne fut que dans sa voiture qu'il s'aperçut de l'amusante méprise, qui le divertit énormément...

Il déjeuna au Cercle, comme d'habitude ; mais, contrairement à son habitude, lui qui bardait peu pour ne pas se fatiguer, il fut très causeur.

Puis, il fuma trois cigares, au lieu de ses deux accoutumés, et, dans la demi-ivresse que cela lui procura, prit une résolution.

Il remit la petite enveloppe et le billet de cent francs dans une enveloppe plus grande, y joignit un second billet de cent francs et écrivit ces mots sur sa carte :

Cent francs de la part de Loulou.

Cent francs de la part de son ami d'une nuit le

Comte HENRI DE MAUGIS.

Pour les pauvres de M^{me} la baronne Hermelin.

Et, dans l'après-midi, il déposait cette double offrande chez la propriétaire de Loulou ; le soir même il recevait ce petit mot, sur la carte de la baronne :

« Il était impossible de me punir avec plus de galanterie de mon étourderie. Merci pour mes pauvres. Et merci pour Loulou... qui reçoit ses amis le mercredi. »

Le mercredi suivant, le comte de Maugis se rendait, sans la moindre défiance, à cette gentille invitation.

IV

Il tomba au milieu d'un cercle de jolies femmes à qui la baronne était justement en train de raconter les aventures de Loulou, et il lui fut fait un tel accueil qu'il songea :

— C'est décidément une excellente chose que d'accomplir une bonne action !

Mais, aussitôt, on l'accabla de questions.

Où avait-il trouvé Loulou ? Dans quelles circonstances ? Comment avait-il pu garder, même une heure, ce petit animal qui mordait tout le monde, sauf sa maîtresse ?

Le comte de Maugis eut la simplicité des héros ; il conta la chose brièvement.

L'histoire du chien, du reste, ne l'intéressait plus beaucoup. Il se sentait très vite et sérieusement attiré par la grâce exquise de la baronne, par ses yeux rieurs et aimablement reconnaissants. Et il lui trouvait tout de suite de l'esprit, même un peu de malice, surtout quand elle dit :

— Mon Dieu ! je ne me pardonnerai jamais d'avoir ainsi troublé la paisible vie d'un garçon !

Le comte comprit qu'il rougissait et se trouva bête tout-à-coup.

Il prit le parti de se retirer.

Mais, à partir de ce jour, — il n'aurait pu dire comment cela se faisait, — il rencontra très souvent la baronne dans le monde ; et, tous les mercredis, — oui, tous ! — il ne manqua pas de lui rendre visite.

— Oh ! ce n'est pas pour moi, lui disait-elle finement, c'est pour votre ami Loulou !

Loulou, en effet, avait contracté une très vive reconnaissance pour son sauveur et lui manifestait presque autant d'affection qu'à sa maîtresse ; il avait surtout un vif penchant pour ses cravates, qu'il mordillait, sans que jamais le comte, quoique fort coquet, s'en plaignit.

Cependant, au bout de deux ou trois mois, comme si l'inconstance humaine déteignait sur le chien, voilà que cette belle tendresse diminua, diminua et peu à peu fit même place à de l'hostilité !

Je ne sais ce qu'a Loulou contre vous ! disait la baronne : oh ! l'ingrate petite bête !

Loulou, s'il avait pu parler, aurait expliqué que sa maîtresse ne jouait presque plus avec lui, le caressait froidement, le trouvait de trop dans son lit le matin, l'emmenait bien dans ses courses, mais ne s'occupait plus de lui... Un abandon presque complet !...

Et tout cela, depuis quand ?

Depuis que M. le comte Henri de Maugis avait été introduit dans la maison.

Et Loulou, quoique chien, était un psychologue très perspicace ; car, vers la fin du printemps un mercredi, lorsque déjà tombait le soir et que toutes les visites de la baronne Hermelin étaient parties, le comte, doucement, se laissa glisser aux genoux de la jolie femme, en murmurant :

— Pour l'amour de Loulou, voulez-vous vous appeler comtesse de Maugis ?

Elle répondit en mettant simplement un baiser dans les cheveux du comte.

Aussitôt, Loulou s'élança, en rieurs, pour mordre le comte.

Mais la baronne le renvoya, avec un mouvement involontaire d'impatience ; et ce fut M. de Maugis qui consola la pauvre petite bête, en disant :

— Oh ! ne le grondez pas... notre trait-d'union !

JEAN RAUCOURT.

Aux champs

Nourriture des pondeuses. — Pour assainir l'eau de puits. — De l'influence des odeurs sur le lait.

Si l'on voulait se donner la peine de soigner un peu la basse-cour dans bien des fermes et des petites exploitations agricoles, il est certain qu'on arriverait à faire produire aux poules une quantité d'œufs notablement plus grande que celle qu'on obtient.

Il faudrait pour cela, l'hiver, caufeuter soigneusement le poulailler, de façon que le froid n'y pénètre point trop. On ne doit pas oublier que la chaleur est un des premiers facteurs de la ponte. Mais la chaleur, seule, ne suffit pas. Il faut en outre une alimentation convenable et favorable.

Dans certaines contrées étrangères, le Mecklembourg par exemple, qui a la réputation de produire de bonnes pondeuses, on donne aux volailles la nourriture suivante :

On fait cuire des pommes de terre qu'on écrase. A trois parties de ces pommes de terre on mélange deux parties de son (de froment ou d'orge autant que possible) et on pétrit, en ajoutant du levain, comme on pétrit la pâte de pain ordinaire, on met dans des cabas et on fait cuire au four.

Si l'on peut ne donner que cette nourriture aux volailles pondeuses elles s'en accommoderont très bien et la ponte augmentera assurément. Mais on sera parfois obligé de la combiner à une autre. Elle donnera encore de bons résultats. Il est à remarquer d'ailleurs qu'elle ne revient pas cher que tout autre.

Souvent l'eau de puits laisse à désirer au point de vue de la pureté. Il peut même arriver après les étés très chauds ou les hivers humides qu'elle soit complètement insalubre et dangereuse.

Un moyen très simple de désinfecter cette eau consiste à acheter chez le pharmacien du permanganate de potasse. Une fois en possession de ce produit on calculera approximativement la quantité d'eau contenue dans le puits et on fera une dissolution du produit que nous venons de citer en prenant comme base 20 grammes de sel pour un mètre cube d'eau.

On versera cette dissolution dans le puits ; on agitera au moyen d'une perche et on jettera ensuite par l'orifice un panier de braise de boulanger.

Après cette opération, l'eau qui peut être contaminée redevient bonne et inoffensive.

Sait-on que les odeurs respirées par les vaches se transmettent très facilement au lait ?

Personne n'ignore en tous cas que parmi les liquides le lait est un de ceux possédant au plus haut point la faculté de s'imprégner d'une odeur avoisinante.

Placez à côté d'une tasse de lait un produit quelconque ayant une odeur pénétrante et abandonnez le tout pendant quelques heures. Vous êtes certain que votre lait aura pris un goût.

La fermière n'oubliera jamais cela. Jamais elle n'abandonnera en vase plus ou moins mal clos

du lait dans le voisinage de corps odorants, ou même dans une pièce habitée. Les germes infectieux se réfugient dans ce milieu et s'y conservent parfaitement.

Il ne faudrait point conclure un troupeau au pâturage dans un endroit où se trouverait un cadavre d'animal en putréfaction. Le lait sûrement s'en ressentirait.

Un journal agricole anglais narre ce fait qu'un cadavre de veau, auprès duquel passaient chaque jour une douzaine de vaches, gâta non seulement le lait de ces vaches, mais encore celui d'autres vaches qui se trouvaient en contact avec elles à l'heure de la traite.

Il faudra donc, lorsqu'on voudra désinfecter une écurie, prendre un produit n'ayant pas une odeur pénétrante, ou alors si on se sert d'un tel produit, l'eau phéniquée par exemple, ne pas y faire entrer les vaches avant que l'odeur ne soit en partie dissipée.

Paul ROUGET.

Recréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 110 du *Pays du Dimanche* :

432. CHARADE.

Volet.

433. CURIOSITÉS.

LES EMBLEMES.

Ancre. — *Salut.*
Balance et Epée. — *Justice.*
Bride. — *Moderation.*
Lampe. — *Travail.*
Mains enlacées. — *Fidélité.*
Roue. — *Inconstance.*

434. LOGOGRIPIHE.

Valenciennes. — Vincennes. — Vienne. — Vanves. — Cannes. — Vals. — Nice. — Agenis. — Evian. — Lens. — Calvi. — Caen. — Ain. — Aisne. — Seine. — Vienne.

435. MOTS EN TRIANGLE.

P A U L I N E
A B S I D E
U S A G E
L I G E
I D E
N E
E

Ont envoyé des *Solutions partielles* : MM. Myosotis à Lucerne ; Ave, à Corban.

439. CHARADE.

Au malheureux souvent, ah donne mon *premier* Pour qu'il devienne mon *entier* !
Mais pour toi garde mon *deuxième*
Qui ne peut à bon droit se donner qu'à toi-même.

440. DOUBRE ACROSTICHE.

Remplacer les X ci-dessous par des lettres de manière à former les mots dont les définitions suivent et dont les initiales et les finales forment le nom d'une ville et celui du pays dont elle est la capitale :

X X X X X X 1. — Logement malpropre.
X X X X X X 2. — Concession de priviléges.
X X X X X X 3. — Arbre.
X X X X X X 4. — Tribun célèbre.
X X X X X X 5. — Synonyme de culture.
X X X X X X 6. — Chef nègre célèbre.
X X X X X X 7. — Habite l'Afrique.

441. CURIOSITÉS.

Quel est le Poète qui fut surnommé : *Le Virgile au rabot* ?

442. MOTS EN CROIX.

Remplacer les X ci-dessous par les lettres suivantes de manière à former en croix les noms d'un célèbre musicien et du genre de composition musicale qu'il affectionna :

e, e, e, e, i, o, o, y, b, h, m, n, n, p, s, t.

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X

X